

CURIE Marie (Maria Salomea Sklodowska)

Physicienne – Née le 7 novembre 1867 à Varsovie, alors Empire russe, aujourd'hui Pologne ; morte le 4 juillet 1934 à Sancellemoz, France.

Le 20 avril 1995, les dépouilles de Marie Curie et de son mari sont transférées au Panthéon. Des étudiants de l'université Pierre-et-Marie-Curie remontent lentement la rue Soufflot, portant les deux cercueils, au rythme de la Suite en ré majeur n° 3 de Bach. De part et d'autre, deux cents élèves du lycée Marie-Curie de Sceaux tiennent dans leurs bras les symboles chimiques des atomes. « En transférant les cendres de Pierre et Marie Curie dans le sanctuaire de notre mémoire collective, la France n'accomplit pas seulement une œuvre de reconnaissance, déclare François Mitterrand. La cérémonie d'aujourd'hui prend un éclat particulier puisque entre au Panthéon la première femme de notre histoire honorée pour ses propres mérites. » Le discours du président de la République évoque la dette que la France a contractée à l'égard d'une femme et d'une savante née en Pologne.

« J'attendais depuis longtemps ce jour, ayant eu l'occasion d'ajouter quelques cendres illustres au Panthéon de nos gloires. Je me serais senti comme en dette à l'égard du pays si je n'avais pu, avant de quitter moi-même mes responsabilités, y ajouter les noms de Pierre et de Marie Curie. Qui symbolisent dans la mémoire des peuples la beauté de chercher jusqu'au sacrifice de soi. À travers ces deux noms qui unissent deux peuples amis, la République rend à tous les serviteurs de la science, dont beaucoup sont ici, l'hommage qui leur est dû. Car ils témoignent d'une des plus hautes facultés de l'homme, la soif de connaître et le désir de créer. Au nom du pays tout entier qui m'entend, je remercie la mémoire de Pierre et de Marie Curie et je remercie la tradition maintenue parmi les leurs, parmi leurs disciples, parmi tous ceux qui s'intéressent aux chances de l'homme. » L'un des « leurs », le professeur au Collège de France et Prix Nobel de physique Pierre-Gilles de Gennes, parlant lui aussi place du Panthéon, exalta « le travail acharné d'un homme et d'une femme [qui] a mis le xx^e siècle dans une situation dramatique de puissance et de responsabilité ». Il ajouta : « À nous, à nos enfants de savoir répondre à ce défi. En gardant présent à notre esprit l'exemple de ce couple, exténué mais heureux, et totalement pur, qui a changé la face du monde. »

Quatre-vingt-dix ans avant cet hommage solennel de la France à la première femme entrée au Panthéon pour ses mérites personnels, Marie Curie, au faite de sa carrière

scientifique, se voyait au contraire précipitée au purgatoire de la République et de la nation.

L'obtention, le 10 décembre 1903, du troisième prix Nobel de physique pour la découverte de la radioactivité, avait placé le couple de savants « à la "une" de la presse », comme l'écrit Anna Hurwic, l'une des biographes de Pierre Curie, en 1995. Des journaux populaires, souvent marqués à droite, présentent Marie Curie sous des traits mystérieux, presque démoniaques. La gloire du couple exacerbe des critiques, qui visent plus directement Marie Curie, véritable anomalie dans un monde où la République et la science n'acceptent pas les femmes, leur refusent les places et les honneurs. La mort accidentelle de Pierre Curie, renversé par un camion hippomobile, le 19 avril 1906, laisse Marie Curie isolée et vulnérable en face de cette presse à scandale et de la curiosité malveillante de l'opinion pour une femme, une veuve et une étrangère. Bien que l'année 1906 soit celle de la réhabilitation du capitaine Dreyfus par la cour de cassation, l'affirmation des valeurs dreyfusardes, la défense de la justice, la lutte contre l'antisémitisme et la xénophobie semble oubliées. Marie Curie concentre les fantasmes et les soupçons d'un inconscient collectif tourmenté par la menace de la guerre et la peur du déclin national – incluant celui de la virilité des hommes, alors elle-même en crise, comme l'a montré l'historien André Rauch. De multiples difficultés lui sont faites avant qu'elle ne puisse succéder à son mari à la chaire de radioactivité de la Sorbonne. On lui consent d'abord le seul titre de chargée de cours. Le 24 janvier 1910, l'Académie des sciences rejette également sa candidature. La presse et son public se coalisent à son sujet. La revue *Excelsior* publie le 9 janvier 1911 une analyse graphologique et sociomorphologique de la physicienne. Cette initiative douteuse participe à la vive polémique qui s'est instaurée en France, opposant ceux qui proclament que « le cerveau n'a pas de sexe » et ceux qui avancent que les femmes ne peuvent être les égales des hommes. Les insinuations se multiplient sur une présumée insuffisance scientifique de Marie Curie, qui serait désormais révélée au grand jour. Mais Marie Curie conserve la pleine et entière confiance du collaborateur de Pierre Curie, André Debierne. Celui-ci l'assiste dans sa découverte du radium métallique pur, qui lui vaut, seule cette fois, un deuxième prix Nobel, de chimie, en 1911. Au premier congrès Solvay réuni à Bruxelles le 30 octobre 1911 par l'ingénieur et philanthrope belge, Marie Curie est honorée pour ses travaux par les plus grands physiciens, dont les Allemands Max Planck et Albert Einstein. Rien n'y fait, pourtant, sur la scène française. Marie Curie demeure une étrangère victime de la xénopho-

bie nationale. Alors qu'elle se trouve encore en Belgique, *Le Journal* révèle sa liaison amoureuse avec Paul Langevin, collègue et ami du couple. La presse à scandale prend fait et cause pour l'épouse « française » déshonorée par « l'étrangère ». Puis les attaques contre Marie Curie prennent un tour politique. *L'Action française*, organe du « nationalisme intégral » conçu par Charles Maurras, et *La Libre Parole*, fondée par l'idéologue à succès de La France juive, dénoncent la corruption venue de l'étranger. Le journal d'Edouard Drumont s'interroge en une : « Madame Curie va-t-elle rester en Sorbonne ? » Le 23 novembre 1911, *L'Œuvre*, hebdomadaire antisémite et xénophobe, publie des lettres intimes, assorties d'un éditorial vengeur, « Pour une mère ». Déchaîné, le rédacteur en chef Gustave Téry y écrit notamment : « Mme Curie, "la Vierge vestale du radium", n'était pas un "parangon de vertu" mais une Polonaise ambitieuse qui s'était, pour la gloire, accrochée aux basques de Curie et s'agrippait maintenant à celle de Langevin. » Une foule agressive entoure la maison des Curie à Sceaux ; des sifflements et des cris se font entendre : « Dehors l'étrangère ! », « Voleuse de mari ! »

Avec André Debierne, Marguerite Borel, l'épouse du mathématicien et directeur de l'École normale supérieure Émile Borel, décide d'emmener Marie Curie rue d'Ulm, où elle sera en sécurité dans son appartement de fonction. Marguerite, romancière sous le nom de Camille Marbo, et qui est aussi la fille du doyen de la faculté des sciences de Paris, alerte en vain son père, qui conseille un départ pour la Pologne, au moment même où le ministre de l'Instruction publique, Théodore Steeg, menace de révoquer Émile Borel. Mais celui-ci ne cède pas, déclarant solennellement au ministre : « Mme Curie demeurera chez moi tant qu'elle le voudra. » Un petit groupe de savants, que des liens de solidarité unissent depuis l'affaire Dreyfus, lance alors une contre-offensive, qui réussit : « C'est grâce à cinq d'entre nous (M. et Mme Borel, M. et Mme Perrin, André Debierne) qui la défendirent contre le monde entier et endiguèrent l'avalanche de boue qui menaçait de l'engloutir, que Marie Curie resta en France. Mais sans nous elle serait retour-

née en Pologne et nous aurions été dans l'avenir marqués d'une honte éternelle », se souvient Marguerite Borel dans ses *Souvenirs et rencontres*. Il faut aussi ajouter les noms de Paul Painlevé, de Paul Langevin, qui se bat en duel avec Gustave Téry, de Raymond Poincaré, cousin du mathématicien et avocat du Syndicat de la presse parisienne : il obtient de son président que cessent les articles sur la vie privée de Marie Curie. La cohésion de ce petit groupe et sa capacité d'intervention auprès du pouvoir politique comme de l'Université de Paris sont parvenues à s'opposer à l'engrenage nationaliste et au conformisme des élites républicaines.

L'achèvement de l'Institut du radium en 1914, la création, pendant la guerre, des unités chirurgicales mobiles appelées « Les petites Curies », sa présence sur le front où elle réalise des radios sur les blessés, puis son activité internationale au sortir de la guerre, l'image qui devient la sienne auprès des femmes de l'entre-deux-guerres, sa mort au service de la recherche, la lignée de scientifiques qui lui succède construisent, par étapes, la figure d'une personnalité nationale, icône vivante de la science et de la gloire françaises. Symbole du premier féminisme, personnage de cinéma et de théâtre après sa mort, Marie Curie devient, en 1981, alors que François Mitterrand accède à la présidence de la République, l'héroïne d'une biographie romancée de Françoise Giroud, *Marie Curie, une femme honorable*. En 1995, au terme du second septennat socialiste, elle entre au Panthéon. Première femme à être honorée pour ses mérites propres, elle aura entre-temps subi les humiliations que la France et la République infligèrent aux étrangères. Si on inscrit généralement son histoire dans la geste des « valeurs républicaines », on constate aussi que la reconnaissance de la nation à son encontre fut tardive et difficile. En 1934, sa mort fut ignorée par la République et ses obsèques se déroulèrent dans la quasi-indifférence de sa patrie d'adoption, à qui elle avait pourtant tant donné.

Vincent DUCLERT, in Pascal ORY, *Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2013.